Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + LLCER, veuillez visiter :
bac-hggsp-llcer.fr/annales-sujets-et-corriges

Corrigé du bac 2026 : Philosophie Asie

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2026

PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : 4 heures – Coefficient : 8

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

A propos de ce corrigé

Ce document est une proposition de corrigé rédigée par un enseignant en philosophie pour le site sujetdebac.fr

La philosophie est un domaine riche et diversifié, offrant de multiples perspectives et interprétations. Ainsi, il existe de nombreuses manières de traiter un sujet philosophique donné, chacune apportant sa propre compréhension et ses propres arguments.

Cette proposition de corrigé vous fournit un exemple de démarche possible pour aborder chaque sujet. Vous êtes encouragé(e)s à explorer différentes approches, à développer vos propres idées et à formuler vos propres arguments.

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat : www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Dissertation n°1
Sujet : Sommes-nous prisonniers du langage ?

Clarifier les mots du sujet

Le « langage » désigne la capacité à utiliser des signes pour exprimer, communiquer et organiser une pensée. Il peut prendre plusieurs formes, orale, écrite, gestuelle ou symbolique. Il faut aussi distinguer le langage en général et les langues particulières. Nous parlons toujours à partir d'une langue déterminée, avec son vocabulaire, ses habitudes, ses images, ses découpages du réel.

Être « prisonnier », c'est être enfermé dans un cadre dont on ne peut sortir librement. L'image suggère aussi une forme d'inconscience, car un prisonnier du langage pourrait ignorer les limites qui pèsent sur sa pensée. Le sujet interroge donc la puissance du langage sur nous. Les mots nous influencent-ils au point de réduire notre liberté de penser ?

Le « nous » peut désigner les êtres humains en général, puisque le langage semble constituer une dimension fondamentale de notre humanité. Il peut aussi désigner les individus pris dans une société, une culture ou une époque, avec leurs discours dominants, leurs expressions toutes faites et leurs manières habituelles de nommer le monde.

Faire apparaître le problème

Le sujet repose sur une tension. D'un côté, le langage semble indispensable à la pensée. Grâce à lui, nous pouvons expliquer, définir, transmettre, discuter, argumenter, contester. Il rend possible une vie intellectuelle et sociale riche.

D'un autre côté, nous recevons les mots avant même d'être capables de les interroger. Nous apprenons une langue, des expressions, des catégories, des oppositions. Ce vocabulaire oriente notre manière de voir le réel. Il agit souvent en silence, comme un cadre familier que nous finissons par confondre avec le monde lui-même.

La difficulté consiste donc à penser ensemble ces deux dimensions. Le langage rend la pensée possible, tout en pouvant la limiter. Il ouvre un monde, mais il peut aussi tracer des frontières invisibles.

Formuler des problématiques possibles

Plusieurs problématiques peuvent guider la réflexion :

- Est-ce que le langage limite notre pensée ou lui permet au contraire de se développer ?
- Jusqu'où le langage façonne notre manière de penser le monde ?
- A quelles conditions le langage, qui nous précède et nous forme, peut devenir un moyen de liberté plutôt qu'un enfermement ?
- Est-ce que le langage nous éloigne du réel ou nous permet de lui donner sens ?

Première piste de réflexion : le langage peut nous enfermer

On peut d'abord soutenir que le langage nous enferme parce qu'il impose des catégories toutes faites. Nous avons souvent l'impression de décrire le réel tel qu'il est. Pourtant, dès que nous parlons, nous découpons le monde selon des mots déjà disponibles. Nommer une chose revient à la faire entrer dans une catégorie générale. Le mot « arbre », par exemple, rassemble une multitude d'arbres différents. Il permet de parler efficacement, mais il simplifie aussi la réalité. La singularité de chaque chose risque alors de disparaître derrière l'étiquette commune.

Cette critique peut être rapprochée de Nietzsche. Selon lui, les concepts figent le réel. Le monde est mouvant, divers, plein de nuances, tandis que les mots produisent des catégories stables. Le langage nous aide à vivre et à communiquer, mais il peut aussi nous faire oublier la richesse de ce qui existe.

On peut également penser à Wittgenstein, lorsqu'il écrit que « les limites de mon langage signifient les limites de mon monde ». Cette formule invite à réfléchir au lien entre ce que nous pouvons dire et ce que nous pouvons penser. Lorsqu'une personne manque de mots pour exprimer une émotion, une injustice ou une expérience, elle peut avoir plus de difficulté à les reconnaître clairement. Le langage devient alors une frontière discrète, parfois difficile à percevoir.

Deuxième piste de réflexion : le langage rend aussi la pensée possible

Une réflexion sérieuse doit toutefois reconnaître que le langage possède aussi une force libératrice. Sans langage, beaucoup de pensées resteraient confuses, fugitives ou impossibles à partager.

Grâce aux mots, nous pouvons parler de ce qui est absent, raconter le passé, imaginer l'avenir, formuler une hypothèse, défendre une idée, critiquer une injustice. Le langage nous arrache à l'immédiateté. Il permet de prendre distance avec ce que nous vivons.

On peut ici mobiliser Hegel. Selon lui, la pensée se forme en s'exprimant. Nous croyons parfois avoir une idée parfaitement claire dans notre esprit, puis chercher ensuite les mots pour la dire. L'expérience montre souvent l'inverse. En parlant ou en écrivant, nous découvrons progressivement ce que nous pensons. Le langage participe donc à la formation de la pensée.

Troisième piste de réflexion : la prison vient surtout d'un usage passif du langage

Le véritable danger réside peut-être dans notre manière d'utiliser les mots. Nous devenons prisonniers lorsque nous les répétons sans examen, comme s'ils pensaient à notre place. Les clichés, les slogans et les expressions toutes faites peuvent remplacer l'effort de réflexion. Ils donnent une impression de clarté, alors qu'ils ferment parfois la pensée. Des formules comme « c'est comme ça », « tout le monde pense que » ou « il n'y a pas d'alternative » risquent de bloquer la discussion avant même qu'elle commence.

Cette dimension apparaît nettement dans les discours politiques, médiatiques ou publicitaires. Les mots orientent notre jugement. Un même événement produit des effets très différents selon qu'on le présente comme une « réforme nécessaire » ou comme une « régression sociale ». Le langage décrit le réel, mais il contribue aussi à le faire voir sous un certain angle.

On peut ici faire référence à Bergson, qui montre que les mots ordinaires sont souvent trop généraux pour saisir la richesse de la vie intérieure. Une émotion, un souvenir, une expérience vécue débordent les expressions habituelles. Bergson invite alors à chercher un langage plus souple, plus précis, parfois plus inventif, capable d'approcher ce que les mots courants simplifient.

La philosophie joue précisément ce rôle. Elle apprend à reprendre possession des mots. Elle demande ce que signifient vraiment « liberté », « justice », « vérité », « bonheur », etc. Philosopher, c'est apprendre à parler et à penser avec plus de lucidité.

Pièges à éviter

- Répondre simplement oui. Une telle réponse ferait du langage une prison absolue. Or, si l'enfermement était total, nous ne pourrions même pas le reconnaître ni le discuter.

- Répondre simplement non. Cette réponse oublierait que les mots orientent notre manière de penser. Le langage n'est jamais un simple décor extérieur à la pensée.

- Réduire le langage à la communication. Le langage sert à parler aux autres, mais aussi à organiser ses idées, à se souvenir, à interpréter ce que l'on vit et à se comprendre soi-même.

- Opposer trop brutalement pensée et langage. Le sujet invite justement à se demander si la pensée se forme en grande partie dans les mots, grâce à eux, mais aussi sous leur influence.

Une conclusion nuancée

Une réponse solide peut reconnaître notre dépendance à l'égard du langage. Nous pensons avec des mots que nous n'avons pas inventés, dans une langue que nous avons reçue, à travers des catégories qui orientent notre rapport au monde. Cette dépendance peut devenir une forme d'enfermement lorsque nous subissons les mots, lorsque nous répétons des formules toutes faites, lorsque nous confondons les mots avec la réalité elle-même.

Mais le langage offre aussi les moyens de résister à cet enfermement. En interrogeant les mots, en les définissant, en les critiquant, en les transformant, nous pouvons gagner en liberté. La liberté humaine ne consiste donc pas à sortir entièrement du langage. Elle consiste plutôt à apprendre à en faire un usage conscient et réfléchi.

Ainsi, nous pouvons devenir prisonniers du langage lorsque nous cessons de penser les mots que nous employons. Mais nous pouvons aussi faire du langage un instrument de lucidité et d'émancipation. C'est l'un des grands enjeux de la philosophie !

Dissertation n°2
Sujet : Faut-il être inconscient pour être heureux ?

Entrer dans le sujet

Le sujet part d'une intuition assez familière. On a parfois l'impression que les personnes qui se posent peu de questions vivent plus légèrement. Elles semblent moins tourmentées par les regrets, les inquiétudes, les injustices ou la pensée de la mort. À l'inverse, celui qui réfléchit beaucoup paraît plus exposé à l'angoisse.

Pourtant, cette impression mérite d'être interrogée. Un bonheur fondé sur l'ignorance peut-il être solide ? Peut-on être pleinement heureux si l'on vit dans l'illusion ou si l'on refuse de voir certaines vérités ?

Le sujet invite donc à penser une tension. La conscience peut rendre malheureux, mais un bonheur véritable peut difficilement se passer de lucidité.

Clarifier les termes du sujet

L'expression « Faut-il » pose d'abord la question d'une nécessité. Le sujet demande si l'inconscience est indispensable au bonheur. Mais elle peut aussi avoir une dimension plus normative : est-il souhaitable, ou même raisonnable, de se détourner de certaines vérités pour être heureux ? Il s'agit donc aussi de se demander si un bonheur obtenu au prix de l'ignorance ou de l'illusion peut être pleinement satisfaisant.

Dans ce sujet, l'expression « être inconscient » peut renvoyer à l'ignorance, à l'insouciance, à l'illusion, au refus de voir, ou encore à l'absence de réflexion sur les conséquences de ses actes. Il faut éviter de réduire l'inconscience à la bêtise ou à l'absence de conscience (sommeil, coma). Le sujet interroge surtout le rapport entre lucidité, oubli, illusion et bonheur.

Enfin, « être heureux » renvoie à un état relativement stable de satisfaction, d'accord avec soi-même et avec son existence. Cette expression renvoie donc à une manière de vivre, et pas seulement à une émotion agréable.

Problématiques possibles

Plusieurs problématiques peuvent être proposées :

- Dans quelle mesure l'inconscience peut-elle favoriser le bonheur humain ?
- L'ignorance est-elle une condition du bonheur ou seulement une illusion de bonheur ?
- Peut-on être heureux tout en étant lucide ?
- Comment être heureux sans se réfugier dans l'illusion ?
- Une vie heureuse peut-elle reposer sur l'ignorance de ce qui pourrait nous faire souffrir ?

Plusieurs plans possibles

Plusieurs plans peuvent fonctionner, à condition de construire une progression claire.

Un premier plan peut partir de l'idée que l'inconscience semble favoriser le bonheur. Il peut ensuite montrer que ce bonheur reste fragile. Il peut enfin défendre l'idée d'une lucidité apaisée.

Un autre plan peut commencer par la conscience comme source d'angoisse. Il peut ensuite montrer les limites de l'illusion. Il peut enfin expliquer que la sagesse consiste à vivre lucidement sans sombrer dans la rumination.

On peut aussi organiser la réflexion autour de trois idées. L'illusion protège parfois. La vérité libère souvent. Une juste relation à la vérité rend possible un bonheur plus solide.

Première piste : L'inconscience semble protéger du malheur

La conscience humaine est souvent une source de souffrance. L'être humain se souvient, regrette, anticipe, se compare aux autres et s'interroge sur le sens de sa vie.

Pascal éclaire bien cette idée. Il montre que les hommes cherchent souvent le divertissement afin d'échapper aux pensées qui les inquiètent. Lorsqu'un homme reste seul face à lui-même, il découvre sa fragilité, son ennui et sa mortalité. Le divertissement détourne son attention de cette condition difficile à supporter. Dans cette perspective, une certaine inconscience semble protectrice. Moins penser à la mort, moins regarder les malheurs du monde, moins analyser chaque événement peut rendre l'existence plus légère.

Nietzsche permet d'ajouter une nuance importante. L'oubli peut être une force vitale. Celui qui rumine sans cesse devient incapable d'agir. Pour vivre plus heureux, il faut peut-être savoir ne pas tout ressasser, tout en gardant une part de lucidité.

Deuxième piste : Un bonheur inconscient reste fragile

Un bonheur qui dépend de l'ignorance reste vulnérable. Il tient tant que l'illusion dure, puis se défait lorsque la vérité apparaît.

Platon permet de penser cette difficulté avec l'allégorie de la caverne. Les prisonniers prennent des ombres pour la réalité. Ils peuvent s'en satisfaire, mais leur satisfaction repose sur une erreur. Le philosophe accepte de sortir de la caverne, même si la vérité commence par l'éblouir et le troubler. Cette référence invite à distinguer satisfaction et bonheur véritable. On peut se sentir tranquille dans l'illusion, mais cette tranquillité demeure limitée. Elle ne repose ni sur une compréhension du réel ni sur une véritable maîtrise de son existence.

Socrate va dans le même sens lorsqu'il affirme que « une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue ». Une vie humaine gagne en valeur lorsqu'elle est réfléchie, choisie et assumée. Le bonheur suppose alors une capacité à comprendre ce que l'on fait de sa vie.

Troisième piste : La lucidité peut rendre le bonheur possible

Épicure est ici une référence essentielle. Pour lui, le bonheur demande un usage lucide de la raison. Il faut apprendre à distinguer les désirs naturels et nécessaires des désirs vains. La recherche de la gloire, de la richesse excessive ou du pouvoir rend souvent dépendant et inquiet. La raison aide à désirer de manière plus simple, plus mesurée et plus libre. Chez Épicure, la philosophie rend le bonheur possible, car elle libère des fausses peurs, notamment la peur de la mort. La lucidité n'écrase pas l'existence. Elle apprend à mieux vivre.

Freud peut aussi être mobilisé, avec prudence. Chez lui, le mot « inconscient » a un sens particulier. Il désigne ce qui agit en nous sans que nous en ayons clairement conscience. Or rester ignorant de ces forces intérieures ne garantit pas le bonheur. Mieux comprendre ce qui nous détermine peut aider à moins subir nos conflits, nos peurs ou nos désirs refoulés.

Pièges à éviter

- Confondre inconscience et manque d'intelligence. Le sujet porte sur la place de la lucidité, de l'illusion, de l'oubli et de l'insouciance dans le bonheur.

- Réduire le bonheur au plaisir immédiat. Une personne peut éprouver des plaisirs tout en menant une vie profondément insatisfaisante. Le bonheur a une dimension plus durable et plus globale.

- Répondre de façon trop morale. Il serait maladroit d'affirmer que toute illusion est mauvaise ou que toute vérité rend heureux. Certaines vérités blessent. Certaines illusions protègent. La difficulté consiste à savoir si cette protection suffit à fonder un bonheur véritable.

Conclusion nuancée

L'inconscience peut donner une impression de tranquillité, surtout lorsqu'elle protège de certaines pensées douloureuses. L'oubli, l'insouciance et le divertissement rendent parfois la vie plus légère.

Mais cette tranquillité reste fragile lorsqu'elle repose sur l'ignorance ou l'illusion. Un bonheur aveugle peut être agréable, mais il demeure instable, car il dépend de ce que l'on ne voit pas.

La réponse la plus juste consiste donc à chercher un équilibre. Ce n'est pas la lucidité elle-même qui rend nécessairement malheureux, mais plutôt la rumination, l'angoisse ou l'impuissance face à ce que l'on sait. À l'inverse, trop d'inconscience expose à un bonheur fragile, parce qu'il dépend de ce que l'on ignore ou refuse de voir. Être heureux suppose sans doute une forme de sagesse, c'est-à-dire assez de lucidité pour ne pas vivre dans l'illusion, et assez de légèreté pour ne pas être écrasé par ce que l'on sait.

Explication de texte
Sujet : Tocqueville, De la démocratie en Amérique (1840)

Comprendre le sens général du texte

Dans cet extrait de *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville analyse un danger intérieur aux sociétés démocratiques. Les citoyens peuvent se laisser absorber par la recherche du confort, de la richesse et des biens matériels, au point de se détourner progressivement de la vie politique. Le danger vient alors de leur propre négligence. Ils négligent leurs devoirs politiques, et c'est ainsi qu'ils laissent échapper leurs droits. Ils vivent en démocratie, mais perdent l'habitude de se conduire en citoyens.

Le texte peut donc être résumé ainsi : Lorsque le goût des jouissances matérielles grandit plus vite que l'éducation politique et que l'habitude de la liberté, les hommes finissent par concentrer toute leur énergie sur leurs affaires privées. Ils oublient que leur réussite personnelle dépend aussi de la prospérité commune. Ils abandonnent peu à peu leurs devoirs politiques, qu'ils jugent inutiles ou gênants. En croyant défendre leurs intérêts, ils négligent l'intérêt le plus essentiel, qui est de rester libres.

Qui est Tocqueville et dans quel contexte écrit-il ?

Alexis de Tocqueville est un penseur politique français du XIXe siècle. Il appartient à un milieu aristocratique, mais il comprend très tôt que le mouvement démocratique transforme durablement les sociétés modernes. Après un voyage aux États-Unis dans les années 1830, il publie *De la démocratie en Amérique*. Le second volume paraît en 1840.

Pour Tocqueville, la démocratie désigne à la fois un régime politique et un état social marqué par l'égalité des conditions. Les anciennes hiérarchies s'affaiblissent, les individus se ressemblent davantage, chacun peut espérer améliorer sa situation. Cette égalité nouvelle ouvre des possibilités, mais elle produit aussi des risques. Les individus peuvent se replier sur leur vie privée, rechercher avant tout le bien-être matériel, et perdre le goût de la liberté politique.

La question philosophique du texte

La question centrale du texte pourrait être formulée ainsi :

Comment un peuple démocratique peut-il perdre sa liberté alors qu'il possède encore des droits politiques ?

Cette question invite à distinguer la possession formelle des droits et leur exercice réel. Avoir le droit de voter, de participer, de contrôler le pouvoir ou de débattre ne suffit pas si les citoyens ne veulent plus consacrer de temps à ces activités. La liberté politique demande une pratique régulière. Elle suppose une forme d'éducation, de vigilance et de responsabilité.

Tocqueville conduit ainsi le lecteur à réfléchir au lien entre intérêt individuel et bien commun. Chacun peut légitimement travailler, chercher à s'enrichir, améliorer sa condition. Mais lorsque cette recherche absorbe toute l'existence, les citoyens oublient que leur prospérité dépend d'un ordre politique commun. Sans participation citoyenne, le pouvoir risque d'échapper au peuple, même dans une société qui conserve les apparences de la démocratie.

La thèse de Tocqueville

La thèse de Tocqueville est que les citoyens des démocraties risquent d'abandonner eux-mêmes leur liberté politique lorsqu'ils se laissent dominer par le goût des biens matériels.

Le point décisif est que la liberté disparaît ici sans violence spectaculaire. Les droits ne sont pas arrachés par un tyran. Les citoyens les « laissent volontiers échapper » parce qu'ils les jugent moins urgents que leurs affaires privées. Ils pensent être raisonnables en se consacrant à leur fortune, mais Tocqueville montre que leur calcul est pauvre. Ils oublient que leur intérêt le plus profond est de rester maîtres d'eux-mêmes.

La thèse repose donc sur une idée forte. Un citoyen qui néglige la chose publique affaiblit les conditions politiques qui protègent son existence privée. L'intérêt bien compris devrait conduire à participer à la vie commune.

La progression du texte et les points à analyser

Le texte s'ouvre sur l'annonce d'un danger propre aux peuples démocratiques. Tocqueville parle d'un « passage très périlleux », ce qui donne immédiatement au texte une portée grave. Il décrit une situation où la démocratie risque de se fragiliser de l'intérieur, ce n'est pas un simple défaut moral.

Il explique ensuite la cause de ce danger. Le goût des jouissances matérielles se développe plus vite que les « lumières » et les « habitudes de la liberté ». Les citoyens désirent le confort, l'argent, la réussite personnelle, mais ils n'ont pas suffisamment appris à pratiquer la liberté politique. Tocqueville suggère ainsi que la citoyenneté n'est pas spontanée. Elle demande une éducation, du temps et des habitudes.

Le cœur du texte montre alors l'aveuglement des citoyens. Occupés à « faire fortune », ils ne voient plus le lien entre leur prospérité personnelle et la prospérité commune. Ils jugent les devoirs politiques inutiles ou gênants, comme s'ils les détournaient de leurs véritables affaires. Tocqueville reprend parfois leur manière de penser, par exemple lorsqu'il évoque des « travaux inutiles » ou des « jeux d'oisifs », afin d'en montrer la pauvreté.

La fin du passage formule le renversement essentiel. Ces citoyens croient suivre leur intérêt, mais ils s'en font « une idée grossière ». Leur affaire principale devrait être de « rester maîtres d'eux-mêmes », c'est-à-dire de conserver la maîtrise collective de leur destin politique. Tocqueville ajoute alors que, si les citoyens occupés par leur travail

ne veulent plus songer à la chose publique, aucune classe de loisir ne peut désormais le faire à leur place. Dans les sociétés aristocratiques, une classe pouvait consacrer son temps aux affaires publiques. Dans les sociétés démocratiques, cette classe tend à disparaître. La démocratie exige donc que les citoyens eux-mêmes prennent part au gouvernement commun. S'ils s'en détournent tous, « la place du gouvernement est comme vide » : le pouvoir risque alors d'échapper au contrôle du peuple, non parce qu'il a été violemment confisqué, mais parce qu'il a été laissé sans vigilance.

Pour expliquer ce texte, il faut donc montrer la progression du raisonnement. Tocqueville part d'un désir légitime, celui du bien-être matériel, puis il montre comment ce désir devient dangereux lorsqu'il fait oublier le bien commun et l'exercice de la liberté.

Analyse critique des arguments

Le désengagement politique ne vient pas toujours d'un simple goût pour les biens matériels. Il peut aussi venir de la fatigue sociale, de la précarité, du manque de temps, ou du sentiment que la participation ne change rien. Un citoyen absorbé par son travail n'est pas nécessairement égoïste. Il peut manquer concrètement des conditions nécessaires pour participer.

Cette limite ne retire pas sa valeur au texte. Elle permet plutôt de le prolonger. Tocqueville nous aide à voir que la liberté politique exige des citoyens actifs, mais il faut aussi se demander quelles conditions sociales rendent cette participation réellement possible.

Pour conclure

Ce texte montre que la démocratie dépend de la vigilance de ceux qui y vivent. Tocqueville avertit les citoyens contre une illusion dangereuse. En se consacrant uniquement à leurs affaires privées, ils croient agir dans leur intérêt, alors qu'ils risquent d'abandonner leur liberté.

L'enjeu philosophique du passage est donc profond. La liberté politique n'existe pleinement que lorsqu'elle est exercée. Elle demande des institutions, mais aussi des citoyens capables de comprendre que leur destin personnel est lié à la chose commune.

———

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat :
www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.